

Francophonies d'Amérique



Une langue, deux cultures : rites et symboles en France et au Québec de Gérard Bouchard et Martine Segalen (dir.)
(Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1997, 351 p.)

Anne Malena

Number 9, 1999

Les relations entre le Québec et la francophonie nord-américaine

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004975ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004975ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Malena, A. (1999). Review of [*Une langue, deux cultures : rites et symboles en France et au Québec* de Gérard Bouchard et Martine Segalen (dir.) (Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1997, 351 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (9), 235–239. <https://doi.org/10.7202/1004975ar>

*UNE LANGUE, DEUX CULTURES :
RITES ET SYMBOLES EN FRANCE ET AU QUÉBEC*

de GÉRARD BOUCHARD et MARTINE SEGALÉN (dir.)
(Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1997, 351 p.)

Anne Malena
Université de l'Alberta (Edmonton)

Le titre de cet ouvrage collectif, publié dans le cadre de la collection « Recherches », invite à réfléchir « aux questions de transferts, de différenciation et de ruptures » entre les cultures de la France et du Québec (p. 1). Le riche matériau ethnographique est d'un grand intérêt malgré une place trop grande accordée à des considérations strictement méthodologiques. L'élément novateur, qui est un des objectifs de la collection, consiste à comparer les données québécoises et françaises, ce qui aide à dégager les limites des transferts entre la France et le Québec. Pourtant, dans l'ensemble, cet effort comparatif ne va pas assez loin et l'ouvrage manque de cohésion.

Le livre, qui s'adresse surtout à des spécialistes — ethnologues, sociologues, folkloristes —, rassemble des textes portant sur les rituels matrimoniaux, les chansons, les pratiques thérapeutiques, la prénomination, les contes, l'investiture du politique dans le folklore, la langue, les débutantes bourgeoises et la symbolique des trousseaux. Réunis sous le grand thème du rite, ces sous-thèmes sont dispersés dans les cinq parties du volume qui traitent de problèmes méthodologiques, de la dynamique des rites et de considérations épistémologiques. Pour les non-spécialistes, la lecture des deux premières parties, consacrées à des comparaisons internationales et interrégionales, se révèle être la plus ardue. Or, aussitôt que le jargon disparaît et que le quantitatif fait place au symbolique, la lecture se poursuit avec plaisir.

Deux études collaboratives sur les rituels matrimoniaux présentent les mérites et les limites de la méthode comparative adoptée par les équipes de recherches québécoise et française regroupées autour de l'IREP (Institut interuniversitaire de recherche sur les populations) à Chicoutimi et du CEF (Centre d'ethnologie française) à Paris (p. 1). En raison du caractère partiel, expérimental et préliminaire des résultats, les chercheurs se limitent à des conclusions

prudentes. La première étude, rédigée par Gérard Bouchard, Michelle Salitot et Martine Segalen, explique que la comparaison porte sur six micro-régions du Poitou (Confolens, Montmorillon, Gençay, Niort, Charron, Arvert) et deux sous-régions du Québec (Mauricie, Bois-Francs). Les chercheurs font état de la grande variabilité du rite entre la France et le Québec et des manipulations auxquelles il a fallu soumettre les données afin de retenir les composantes du rituel du mariage pouvant servir de termes de comparaison. Ils laissent aux auteurs des essais individuels le soin de nous fournir plus de renseignements sur le contenu de ces composantes.

La deuxième étude collaborative, rédigée par Gérard Bouchard, René Hardy et Josée Gauthier, a pour but de justifier la méthodologie adoptée pour l'analyse des rituels du mariage au Québec dans la première moitié du *xx^e* siècle. Les auteurs démontrent comment une analyse morphologique servira à expliquer la structure de la ritualité, mais les non-spécialistes regretteront certainement que l'importance accordée au quantitatif vienne cacher le contenu des enquêtes. Quel dommage de ne pas pouvoir en apprendre plus long sur la galette de sel que l'on mange pour conjurer le futur conjoint ou sur la façon dont on jouait à la planche lors d'une veillée de rencontre ! Il est regrettable aussi que de nombreuses coquilles (fautes de frappe, disparition de la fin d'une note en bas de page) entravent la lecture.

Les études individuelles sur les rituels matrimoniaux fournissent de façon nécessairement fragmentaire et disparate les éléments qui permettront de poursuivre ces réflexions comparatives dans des travaux futurs. Anne-Marie Desdouits analyse le corpus des chansons entonnées aux noces entre 1920 et 1960 et détermine que les répertoires relevaient plutôt de préférences familiales et individuelles que de préférences régionales et que, plus le milieu était aisé, moins on chantait. Plusieurs essais se penchent sur les changements qu'ont subi les rituels et sur les nouvelles dynamiques sociales qui se dégagent de ces changements. Ainsi, dans « Comment se marier en 1995 ? », Martine Segalen trace pour le Poitou de nouvelles séquences et étapes rituelles qui montrent qu'il « n'y a pas de rite de mariage, mais des rites » (p. 165). Il appert aussi que les acteurs de la noce ne sont plus les parents des mariés et les voisins mais les époux eux-mêmes et « les amis réunis pour la circonstance » (p. 159). Le mariage se fait ainsi en cours de préparation et ne répond plus à un rituel fixé et répétitif de la cérémonie (p. 165). Laurence Hérault remet en question cette notion même de transmission du rite. Son analyse porte sur la comparaison des mariages de deux générations dans le Haut-Bocage vendéen. En se demandant pourquoi les acteurs de la noce participent eux-mêmes à la construction de la narration du rite, il découvre un lien avec la construction d'une identité familiale. Cette conclusion mène Hérault à se poser une question importante sur la validité de sa méthode : « Supposer un passage, une transmission, n'est-ce pas proposer une réduction discutable de situations complexes ? » (p. 175). Hérault aborde ainsi la culture non pas en tant qu'ensemble homogène et harmonieux de pratiques et de croyances

mais en tant que production collective animée par les conflits et les négociations. Selon lui, décrire la situation complexe du rite en terme de transmission aboutit nécessairement à « restreindre et affaiblir l'ensemble enchevêtré des oppositions farouches, des désirs affirmés, des négociations et des décisions qui ont effectivement eu lieu » (p. 175). Les questions que pose cette étude sont d'autant plus importantes que cet ouvrage est profondément marqué par l'influence de l'analyse morphologique. Ainsi, Martine Tremblay conclut à un changement de la structure du rite pour expliquer les rites de séparation et d'évitement avant la cérémonie du mariage qui se sont développés dans la vallée du Haut-Richelieu au ^{xx}^e siècle. Notre enseignement des rituels matrimoniaux au Québec et en France est complété par les essais de Michelle Salitot sur les spécificités culturelles du mariage protestant au Poitou et de Michèle Baussant sur le mariage des Européens catholiques d'Algérie. Le premier présente des pratiques qui apparaissent déviantes par rapport à la norme catholique et qui ont pour objectif de transformer le « caractère public de la cérémonie religieuse en un rituel privé » (p. 239). Le don de la Bible aux époux, par exemple, est investi de nombreuses significations religieuses et sociales : ce « livre de vie » permet à la fois l'accès direct à la révélation de Dieu et sert à consigner les naissances, les mariages et les décès de famille (p. 241). Le deuxième essai décrit les notions de « francité idéale » et de « nostalgie » que les Français d'Algérie ont construites l'une après l'autre, d'abord pour se distinguer des Algériens qu'ils colonisaient et ensuite pour marquer leur différence par rapport aux Français de France à la suite de leur rapatriement en 1962. Le tout gagnerait à être analysé sous l'angle de la nostalgie impérialiste proposé par Renato Rosaldo¹.

Le sous-thème des pratiques thérapeutiques et de leurs éléments rituels et symboliques au Québec et en France est couvert par deux essais qui, malgré des problèmes méthodologiques à cause de la grande disparité des deux corpus, formulent des conclusions intéressantes. Francine Saillant, signataire de l'étude québécoise, cherche à mettre au point une méthode d'analyse appropriée afin d'étudier « les traces des savoirs et pratiques de soins des familles » dans la première moitié du ^{xx}^e siècle (p. 37). Un traitement quantitatif du corpus, qui ne l'empêche pas de rendre compte du contenu, la mène à conclure que les pratiques thérapeutiques québécoises trahissent une préoccupation de la nature remontant aux temps des colons à qui il incombait « d'appriivoiser une nature hostile et sauvage, nature qui devait nourrir, vêtir, loger et aussi soigner » (p. 54). Par contre, en France, Françoise Loux relève un recours prononcé au surnaturel malgré certaines similarités avec le Québec, à savoir « l'interaction entre médecine savante, naturaliste et médecine populaire par l'intermédiaire des almanachs, l'importance des produits pharmaceutiques commercialisés, l'hostilité des prêtres et des médecins à l'égard de la médecine populaire » (p. 70).

L'essai de Josée Gauthier présente les premiers résultats obtenus au cours d'une étude sur les modèles de prénomination des garçons au Saguenay. Il

reste à espérer que l'analyse de l'anthroponymie féminine se fera et aidera à éclaircir quelques-unes des questions soulevées par cette première étude.

À mon avis, un des meilleurs essais de cet ouvrage est celui de Vivian Labrie sur l'épistémologie du conte canadien-français parce qu'il traite franchement de la subjectivité du chercheur. En considérant le conte à la fois comme savoir et comme méthode, Labrie dépeint le tableau épistémologique du conte en tenant compte du répertoire des conteurs, du réseau des chercheurs et des relais du conte. Elle conclut que les conteurs doivent être considérés « comme des collaborateurs solidaires de ce que devient le conte dans une communauté » (p. 327), parce que c'est grâce à eux autant qu'aux chercheurs et à d'autres acteurs que le conte est « conté, enregistré, transcrit, édité, publié, commenté, lu, su, entendu, illustré, exploré, médité, associé, référé, cité, reproduit, repris,... répété » (p. 330).

Dans un cadre plus large, l'étude dense de Catherine Velay-Vallantin pose aussi des questions importantes pour le chercheur en relatant comment le domaine du folklore n'a pas échappé à l'investiture du politique en France et au Québec (1937-1950). En retraçant l'histoire des Congrès internationaux de folklore dans les deux pays, elle montre comment le folklore a été mis au service des mouvements nationalistes, voire fascistes, et comment les congrès, investis de discours programmatiques, ont été le théâtre de conflits idéologiques.

L'idée qui se forme au cours de la lecture de la société québécoise en tant que « société neuve dans l'espace nord-américain » (p. 105) se précise grâce à la contribution du linguiste Thomas Lavoie. À partir de riches ressources bibliographiques, l'auteur fait remonter les origines du français du Québec à « la grande aventure coloniale des pays européens en Amérique, aux XVI^e et XVII^e siècles » (p. 123). Dans son nouveau cadre, la langue conserve ainsi certains éléments du pays d'origine tout en innovant à partir de son nouvel environnement. Après avoir passé en revue les différentes théories portant sur les origines du français québécois, Lavoie illustre à l'aide de cartes géolinguistiques comparatives l'origine de certaines variantes lexicales québécoises. Quiconque aime les chatoiements de la langue prendra plaisir à lire d'où proviennent, à titre d'exemple, les termes acadiens *chalin* « éclair de chaleur » ou *épârer* « étendre, étaler » (p. 135). Cette étude laisse entrevoir la richesse d'un domaine dans lequel il reste beaucoup à explorer et l'importance de questions à approfondir, en particulier celle de la normalisation de la langue.

Finalement, deux essais contribuent de façon intéressante aux études de la femme. Denise Girard écrit sur les débuts dans la bourgeoisie de la jeunesse montréalaise (1920-1940) et Agnès Fine sur le trousseau de la mariée. La première étude analyse comment, en entrant dans le monde, la jeune bourgeoise entre « tant sur la scène sociale que sur le marché matrimonial » (p. 249). La deuxième étude est une analyse structurale lévi-straussienne qui déploie un faisceau multiple de relations signifiantes entre les filles et leur trousseau. Ce travail propose plusieurs hypothèses complexes comme, par exemple, celle

du destin ambigu que la société chrétienne réserve aux jeunes filles, en leur demandant à la fois de préserver leur virginité (fil blanc) et de se rendre fécondes (fil rouge).

Malgré les défauts notés, cet ouvrage offre une perspective nouvelle sur les rites et les symboles et provoque une réflexion importante sur le rite en tant que catégorie d'analyse. On se demande en effet si la notion de rite est encore valable dans nos sociétés postmodernes ou si elle ne constitue plus qu'un point de repère rassurant à l'égard de ce que Habermas, cité par une des collaboratrices, nomme «le contenu utopique de la tradition culturelle» (p. 304).

NOTE

1. Voir Renato Rosaldo, *Culture and Truth*, Boston, Beacon Press, 1989, surtout le chapitre 3.